

## AIRE DE REPOS

Tapi dans l'obscurité, derrière un mince rideau d'arbres, le bahut était là, entre deux mastodontes espagnols. Les images, gravées au fer rouge dans ma mémoire, étaient là : la carrosserie jaune vif, le cul carré, l'inscription en lettres fantaisies : « Abattoirs Paul Le Floch. Viandes en gros ». J'ai coupé le contact. Le vent qui se levait, léchait les moteurs assoupis et se chargeait d'odeurs lourdes, un mélange d'huile surchauffée et de métal porté à blanc. Dans le ciel encore clair, des nuages noirs filaient vers l'est. L'orage était proche.

Depuis trois semaines, je sillonnais l'A10, de Paris à la frontière espagnole, aller et retour. Je connaissais par cœur la succession des sorties, les distances d'une ville à l'autre, le nom des aires de repos. Dans les stations-service, les employés, intrigués par ma curiosité, jetaient sur moi des regards suspicieux. Dix jours plus tôt, j'avais raté les frères Le Floch. De peu. Ils roulaient en direction de Paris. Je me dirigeais vers la province. Impuissant, j'ai vu la tache jaune s'éloigner dans le rétroviseur. J'ai pris la première sortie et, après avoir fait demi-tour, j'ai remonté une longue file de gros culs. J'ai fouillé les aires de repos, les stations, les cafétérias et les pizzerias. Rien ! Ils s'étaient évaporés.

Trois heures plus tôt, j'avais quitté Paris. Un désert, écrasé dans la touffeur de la mi-août. J'étais sur l'aire de la Mare aux Bois.

J'ai sorti le sac qui m'attendait sous le siège passager, empoché deux paquets de clopes et suis sorti. Malgré l'autoroute qui grondait à quelques dizaines de mètres, un silence impressionnant enveloppait les lourdes masses immobiles. Personne aux alentours. Des bouffées de chaleur nauséabondes montaient du bitume. Le revêtement collait à la semelle. Dans les bahuts, les chauffeurs mangeaient, somnolaient, dormaient, en attendant de repartir. Je me suis approché du camion jaune. Des ombres incertaines s'agitaient dans la cabine.

J'étais dans l'incertitude. J'avais souvent pensé aux retrouvailles avec les frères Le Floch, mais, au pied du mur, j'hésitais. Je n'ai eu que le temps de me jeter derrière la remorque d'un dix tonnes. Les portières de la cabine venaient de s'ouvrir.

— Lucien, tu fermes... À clé.

— Pas la peine !

— Et les cageots, alors!

— Tu m'emmerdes, Paulo !... On va pisser, on bouffe un truc vite fait. Y va rien arriver !

Paulo ! Une voix éraillée, une pointe d'accent faubourien. Haut, massif, démarche en canard, casquette à carreaux, tignasse noire, c'était lui. Ils se sont dirigés vers le snack. Je devais prendre une décision. Dans le sens Paris-province, ils roulaient à vide. J'ai décidé de faire le voyage jusqu'au bout... Jusqu'aux abattoirs ! Je n'avais que quelques minutes pour me hisser à l'arrière du camion. Sur un camion citerne, j'ai déniché une échelle métallique juste assez longue pour atteindre le système de blocage

de la porte. Je suis entré, j'ai tiré l'échelle et j'ai refermé la porte. Comme prévu, le système de réfrigération était coupé. Dans l'atmosphère surchauffée, l'odeur fade de bœuf rassis et celle, plus tenace, de suif de mouton imprégnait le moindre recoin. Des cageots scellés étaient dissimulés sous des couvertures. Des crocs de toutes sortes étaient rangés dans des caisses. Au fond, un hublot donnait sur la cabine. J'ai eu juste le temps d'aménager une cachette derrière la pile de cageots. Ils revenaient.

— Bon ! Faut rouler sec, demain on livre avant neuf heures. OK ?

On va remettre la congèle en route.

— Eh, Lucien, on a tout le temps de refroidir ! On va peut-être faire un petit arrêt détente... T'as pas envie ?

— On verra, mais y'a plein de touristes partout.

Le moteur peina et on démarra au milieu d'un bruit de ferraille inquiétant. Je jetai un œil dans la cabine. Paulo roulait une clope. Lucien, une canette de bière dans une main, le volant dans l'autre, s'engageait sur la bretelle d'accès. Une poupée Barbie, accrochée au rétroviseur, se balançait au rythme des coups de volant. On roula quelques kilomètres en silence, puis Paulo s'est exclamé :

— Y'a du bruit derrière, depuis qu'on est parti. T'entends pas ? Y'en a marre.

— Non.

J'ai scruté l'obscurité. C'était l'échelle. À chaque cahot elle sautait et retombait bruyamment.

— T'es sourdingue, Lulu. On va s'arrêter... C'est bizarre.

— Bon, d'accord. Dans deux ou trois kilomètres, y'a un parking, juste après le viaduc.

J'ai dissimulé l'échelle derrière la pile de cageots, puis j'ai sorti un croc que j'ai posé sur le plancher. Le camion venait de virer et ralentissait.

— Magne Paulo ! Vas-y, a dit Lucien en donnant un grand coup de patin. Bruit de portière. Bruit de pas. Ronnement sourd du moteur électrique de la plate-forme. J'ai ouvert la serviette de cuir et tâté l'intérieur. Le flingue était là. Un flot d'air frais s'est faufilé jusqu'à moi. Paulo est entré.

Je le revoyais. Le mufle d'abord, encadré de longues mèches trempées de pluie, surgi de la nuit au milieu des gouttes qui ruisselaient sur le pare-brise. La moustache mange le visage, les poils sont gros et raides, ourlés de gouttelettes. Le nez boursoufflé, piqué d'alvéoles et de filets violets. Le front étroit, sillonné de traces sombres. La bouche de métal blanc, d'ail et de vinasse.

Il a regardé la pile de cageots, a ramassé le croc et l'a lancé dans une caisse. Quand il a refermé la porte, j'ai repoussé avec soulagement la couverture puante imprégnée de graisse.

— C'était rien... Un croc qui dansait, annonça Paulo en claquant la portière. Lucien passa en première.

— Hé ! Du calme, Lucien ! T'as vu, la Mercedes là-bas... On va voir ? Y'a personne sur le parking...

— Non, on s'arrache... Tu te soulageras quand on sera arrivés.

— Tu te dégonfles, hein ? Quand je fais la route avec Théo, c'est autre chose.

— Tu fais comme tu veux avec Théo. Moi... Depuis l'aut' fois...

— Quoi, l'autre fois... A la Noue ? T'es comme Yvette, tiens... T'as les boules pour rien. Personne nous a vus, sur ce coup-là...

Lucien démarra.

— Dommage, c'était une chouette occase, grogna Paulo.

— T'en sais rien. Je suis sûr qu'y avait rien dedans...

— Moi, j'suis sûr que si.

Vers une heure du matin l'orage a éclaté. Malgré le bruit de la pluie sur la tôle, j'ai dormi. Au réveil, à quatre heures, j'avais des crampes aux mollets et je ne supportais plus l'odeur lourde de suint qui imprégnait ma peau et mes vêtements. J'avais envie de fumer. Dans la cabine, ils s'engueulaient à propos de la livraison. Puis Lucien a annoncé qu'on arrivait. Un jour gris sale pointait au travers du hublot. On avait dû faire 300 kilomètres, ce qui nous amenait dans la région de Bordeaux. On a passé un péage que je ne connaissais pas et le camion s'est engagé sur une départementale. Quelques minutes plus tard, Lucien a freiné et a fait retentir son avertisseur deux tons. J'ai entendu des pas. La porte s'est ouverte sur la silhouette de Paulo qui se découpait sur un mur de parpaings bruts. Il se tenait, les mains sur les hanches, jambes écartées sur un quai surélevé, au-dessous d'une verrière percée de dizaines de trous. Il a eu un mouvement de recul. J'étais debout, au fond du bahut, dans la pénombre. Un sourire a tordu sa bouche.

— Lucien ! Viens voir... Viens, j'ai trouvé de la viande fraîche...

— Qu'est-ce que tu déconnes ?

— On remorquait une nana... Sans le savoir. Tu te souviens du bruit derrière ?

— Quoi ? Et d'où elle vient ?

Lucien s'est avancé sur le quai, une Kronenbourg grand modèle à la main. Ses lèvres étroites étaient auréolées de mousse brunâtre.

Lucien ! Un petit gabarit, un paquet d'os, de nerfs et de muscles inoxydables. Les doigts sont courts. La peau est jaunâtre, bouffée de l'intérieur. La dissymétrie du visage surprend, la lèvre inférieure est épaisse et pend sur le menton. Les yeux sont fixes au fond des orbites, comme morts. Sur son tee-shirt blanc sale, il a fait imprimer son portrait, un cliché Photomaton sur lequel il fait un clin d'œil.

Il s'est arrêté à côté de son frère.

— Eh ben ! Disons que c'est une auto-stoppeuse clandestine... Bien foutue... Hein ? ajouta Paulo en se tournant vers son frère.

— Ouais, admit Lucien. Qu'est-ce qu'elle fout là ?

J'ai fait trois pas vers eux. J'étais à leur hauteur. À l'intérieur d'un hangar, des dizaines de carcasses de bœuf suspendues à des rails, attendaient d'être livrées. L'odeur de cadavre prenait à la gorge. Une lueur est apparue dans les yeux de Paulo. Bestiale d'abord, comme celle que je connaissais, puis étonnée, puis apeurée. Il regardait le revolver que je braquais sur son bas ventre. Lucien promenait son regard vide, de son frère à moi, de moi à son frère. Lucien s'est mis à geindre.

— Pourquoi, elle est là ? J'veux pas... fais-la partir, Paulo...

— Elle joue au dur, dit Paulo sans conviction. Fais gaffe Lulu, cette connasse a un flingue en main. J'aime pas ça !

J'ai dit alors, d'une voix calme :

— Aire de la Noue, 23 juillet, onze heures du soir. La nuit est noire. Il tombe une pluie fine et froide... Une seule voiture sur le parking, une 206...

Ils me regardaient avec un air ahuri.

— Ça y est les mecs ?... La mémoire revient ? Il s'appelait Pierre, tout simplement. La meuf, la gonzesse, comme vous dites... C'était moi ! Pierre dormait, je somnolais.

Paulo a fait un pas vers moi. J'ai relevé mon arme. Il s'est figé sur place.

— Deux salopards on fait irruption dans la nuit. Toi, Lucien, tu as ouvert la portière. Pierre s'est réveillé. Il a essayé de résister, tu l'as agrippé et tu l'as jeté à terre... T'avais une batte de base-ball à la main. Tu lui as éclaté le crâne en riant

— Moi, j'ai pas tapé fort...

— Non, Lucien ! T'as pas tapé fort... Il est mort comme ça... On ne sait pas pourquoi. Ordure ! T'as pris ton pied, hein ! Toi, Paulo, pendant que ton frère faisait son boulot de boucher, tu m'as traînée hors de la bagnole...

— Ta gueule salope... Je t'ai baisée, t'en es pas morte. Pour ton pote, c'est une connerie. Cet enfoiré de Lucien, cette brute...

J'ai fait un geste éloquent avec mon arme et il s'est tu. Ils attendaient que je parle.

— J'avais l'intention de vous tuer tous les deux... comme des rats. Mais je viens de changer d'avis. Lucien, t'as une chance de t'en sortir... Je te la donne. Ecoute-moi.

— L'écoute pas, hurla Paulo. Elle veut t'embobiner.

Lucien m'a regardé. Ses yeux égarés roulaient dans les orbites. Il a fait un geste vers moi. J'ai visé au large et j'ai appuyé sur la détente. La balle est allée se loger dans une carcasse avec un bruit mou.

— Lucien... Je te laisse la vie sauve...

De ses yeux écarquillés, il fixait le demi-bœuf qui se balançait au bout de son croc. Il a détourné les yeux et les a posés sur le revolver. Alors j'ai ajouté :

— Tu vas crever ton ordure de frère !

Il n'a pas répondu et n'a fait aucun geste. Il est resté planté là, les bras ballants. Un filet de bave coulait sur sa lèvre inférieure. Sans doute sentait-il la haine qui irradiait la moindre veinule de mon corps. Il s'est tourné vers Paulo. Les deux frères se sont regardés et se sont jaugés en silence.

— Lucien, l'écoute pas, elle est dingue... Regarde-moi. T'entends ?

Lucien, prostré, n'a pas répondu. Il me regardait. Sans le quitter des yeux, sur le ton de la confiance, j'ai murmuré d'une voix calme :

— T'as pas ta batte de base-ball... Dommage ! Prends la barre de fer qui est là. Du bout de mon arme, je désignais une longue gaffe de métal

blanc terminée par un crochet. Il l'a empoignée et s'est tourné vers Paulo. Ce dernier a fait un geste pour saisir un croc suspendu à côté d'une carcasse. J'ai tiré. La balle a ricoché sur le ciment. Paulo a fait un pas en arrière et a plongé la main dans la poche de son blouson. Il a montré le couteau qu'il tenait dans la main droite et a hurlé :

— Fais gaffe Lucien, si tu bouges, j'te saigne... Réveille-toi... Fais marcher ta petite cervelle... Elle est dingue, la meuf !

Lucien le regardait d'un air absent.

— Réveille-toi... Pauvre idiot, répéta Paulo. Crétin !

— Tais-toi... Dis pas ça, a imploré Lucien.

— Vas-y Lucien... Crève cette ordure, ai-je ordonné.

Lucien a levé son arme et a pris son élan.

— J'suis ton frère, a hurlé Paulo. Attends...

— T'es pas mon frère ! a rugi Lucien, en lançant la gaffe.

Le coup a atteint Paulo à la base du crâne. Lucien a tiré vers lui. Le crochet s'est enfoncé. Paulo s'est effondré, sans un mot, effacé en un millième de seconde. Un rictus douloureux restait imprimé sur les lèvres. Lucien a lâché la barre, m'a regardée et s'est approché du cadavre. Il a poussé un long cri plaintif et a fait mine de partir.

— Non, Lucien, pas encore, ai-je dit... Une dernière chose et tu es libre. Tu vas prendre les deux jerricans qui sont dans le camion. Tu vas aller dans le hangar et tu vas répandre l'essence sur les carcasses...

Un sourire niais est apparu sur son visage. Il n'a rien dit, a fait quelques pas, a hésité et s'est emparé des deux bidons. Je l'ai suivi, pas à

pas. L'odeur écœurante du gazole a bientôt recouvert celle des carcasses. Lucien semblait être saoul, camé peut-être. Je faisais attention de ne pas marcher dans les flaques glissantes. Lui, avançait en riant. Il s'est cogné sur les carcasses, est tombé une ou deux fois, s'est relevé aussitôt, gloussant de plaisir, comme un gosse. Il a vidé les quarante litres, a jeté les bidons et est revenu vers le quai. Il avait un briquet en main. Il l'a allumé, a levé le bras et me l'a montré en riant. Alors qu'il faisait le geste de le lancer, une haute flamme a jailli de son tee-shirt. L'espace d'un instant le cliché Photomaton a fait la grimace, puis dans la seconde, son visage s'est entouré de flammes. Il hurlait et courait dans tous les sens, embrasant les flaques une à une sur son passage. Une, puis deux, puis des dizaines de carcasses se sont enflammées. Une odeur insupportable de gazole et de bœuf cramé s'est répandue aussitôt sous le hangar. Lucien a disparu dans la fumée et je me suis mise à courir jusqu'à l'air libre. Je me suis retournée. Les flammes sortaient de partout, la verrière éclatait en pétaradant. Puis le camion jaune a explosé et a disparu dans la fumée.

J'ai marché longtemps. J'ai croisé des voitures, sirènes hurlantes, qui fonçaient vers les abattoirs. J'étais indifférente, apaisée. Les vieilles images qui m'avaient hantée s'effaçaient une à une de ma mémoire, comme les fresques murales, vieilles de plusieurs millénaires, qui disparaissent en quelques secondes lorsqu'elles retrouvent l'air et de la lumière.